

Jean Claude **DARNAL**

Opale

Des nouvelles du Nord



éditions **NEIGE**

Extrait de la publication

GINKGOéditeur

OPALE

Jean Claude DARNAL

OPALE

Des nouvelles du Nord

Ginkgo éditeur / Éditions Neige

© Éditions Neige / Ginkgo éditeur, 2009
34-38 rue Blomet
75015 Paris
contact@ginkgoediteur.com

À Raoul de Godewarsvelde

Je marche sur la plage de Wissant. Une bise légère provient du cap Blanc-Nez. Dès que la brume sera levée, il fera beau.

Je marche... oubliant où je suis. L'air que je respire m'a tourné la tête, poussé vers un autre univers. Autour de moi, les mouettes ne se chamaillent plus, elles chuchotent. Le vent ne souffle plus, il fredonne...

L'épave d'un bateau coulé voilà plus d'un siècle remonte à la surface. Un naufragé nage jusqu'à moi et me regarde en silence. Le vent frotte ce que je crois être un rocher mais qui s'avère un marbre antique...

Suis-je encore sur la plage ou dans un monde étrange, étonnant, impossible ?

Le vent, sur la Côte d'Opale, a une qualité : pour peu qu'on laisse la porte ouverte, l'imagination entre.

JCD

L'ANGLAIS

Le docteur Bailleul reconduisit le dernier patient puis se lava les mains. Il reposait la serviette de toilette quand la femme de ménage pointa le manche de son balai.

« Je peux faire votre bureau, docteur ? »

D'un geste, le médecin l'invita à entrer.

« Pour la millième fois, Maria ! Ce n'est pas un bureau, c'est un cabinet ! »

Il abandonna son ton faussement bourru pour s'inquiéter de la santé des enfants. Maria haussa les épaules. Ils allaient bien, à part la petite qui, comme sa mère à son âge, sortait du rhume pour commencer la grippe et terminait la grippe pour démarrer l'angine.

« Ça ne m'empêche pas d'être encore solide au poste ! »

Malgré ses protestations, le docteur promit de passer le lendemain.

Entre Bray-Dunes et le Perroquet, le lieu-dit où se dresse la frontière belge, branlent quelques baraques en bois plantées à la Libération. D'apparence chétive, elles narguent pourtant le vent du nord depuis plus d'un demi-siècle.

Dans l'une d'elles vivaient Maria Slak, son mari Jean et leurs cinq enfants âgés de dix à seize ans.

Le docteur Bailleul examina la gorge de la petite puis lui tapota la joue.

« Il faut que tu te mouches, hein ? »

– Oui, m'sieur ! » dit la gamine en reniflant un bon coup.

Fière de l'attention dont elle était l'objet, elle toisa ses quatre frères serrés en rang d'oignons dans la porte.

Maria posa deux tartes sur la table, l'une au fromage blanc, l'autre à la cassonade.

« Vous prendrez bien une tasse de café ? »

Le docteur savait qu'un refus blesserait ses hôtes.

Tandis que Maria s'appliquait à couper des parts égales, l'attention du médecin fut attirée par un garçon d'une vingtaine d'années qui regardait par la fenêtre. Son instinct de spécialiste décela sous la carcasse athlétique du jeune homme quelque chose d'indéfinissable qui l'alarma, le déranger.

« Qui est-ce ? »

– Le fils de l'Anglais, répondit Maria. Il est un peu... »

Faute de trouver le terme approprié, elle mit un doigt sur sa tempe.

Les tartes avalées, les enfants allèrent se chamailler ailleurs. Bailleul, que l'étrange impression n'avait pas quitté, revint à la charge.

« Qui est l'Anglais ? »

D'un geste lent et tranquille, Jean Slak désigna la dernière baraque.

« Ils sont arrivés à la fin de l'autre année.

– Et quand on dit que les Anglais ne sont pas caussants ! enchaîna Maria. Le fils baguenaude bien un peu, avec son air niaisieux, mais on ne voit guère le père. »

Son café terminé, le médecin refusa un petit cigare, remercia et s'en fut. Le soir était tombé. Bailleul monta dans sa voiture, mit le moteur en marche, alluma les phares. Un temps de chien. La pluie striait les faisceaux lumineux. Il resta là un bon moment, pensif.

Enfin, il coupa le moteur et emprunta à pied le chemin sablonneux qui menait chez l'Anglais. Le vent et l'averse couvraient le bruit de ses pas.

Il frappa et perçut un frottement de semelles sur le sol. La porte s'ouvrit, détachant la silhouette de l'Anglais à contre-jour.

« Je suis le docteur Bailleul... »

L'Anglais parut déconcerté puis s'effaça pour le laisser entrer. Bailleul éprouva encore, en croisant son regard avec celui du jeune homme assis à la table, cette étrange impression qui l'avait saisi chez Maria.

Devant la porte qu'il avait refermée, l'Anglais se tenait immobile, attendant que le docteur exposât l'objet de sa visite. En vain Bailleul cherchait-il quoi dire. Embarrassé, il fourragea dans sa poche, en extirpa une carte froissée qu'il tendit. L'Anglais contempla un temps la carte avant de la prendre. Il en lut le libellé sans prononcer un mot. Maria avait raison, l'homme n'était guère causant ! Le docteur se sentit, soudain, indiscret. Il regrettait d'être venu.

« Je voulais vous dire... Si un jour vous avez besoin... »

De plus en plus mal à l'aise, il escamota la fin de la phrase, salua d'un léger mouvement de son chapeau trempé et sortit.

La pluie avait redoublé d'intensité. Pestant contre le temps, contre lui-même, contre cette idée saugrenue de visite, le docteur démarra.

L'hiver passa. « Comment va l'Anglais ? » demandait parfois Bailleul à Maria. Celle-ci répondait qu'avec sa progéniture et la poussière du bureau – pardon ! du cabinet ! – elle n'avait guère loisir de s'occuper des voisins. Ils auraient pu jouer de la cornemuse sans qu'elle les entendît. Chez elle, quand ce n'était pas le vent qui hurlait,

c'était les gosses !

Elle lui apprit seulement que l'Anglais s'appelait John Seal, son fils Adam, et qu'ils venaient de Liverpool.

Un soir, la sonnette retentit. En ouvrant, le docteur se trouva nez à nez avec l'Anglais fébrile.

« Mon fils, Sir...

– Qu'est-ce qu'il a ? »

L'Anglais haussa les épaules et les sourcils pour signifier son ignorance. Il montra la carte que le médecin lui avait remise quelques mois plus tôt.

« Vous m'avez dit si j'ai besoin... J'ai besoin, Sir. »

Plus blanc que le drap de sa couche, Adam Seal avait le regard fixe, le visage perlé de sueur et une respiration difficile.

« Il faut l'emmener d'urgence. »

À peine le docteur avait-il parlé que le malade se contracta, ouvrit par deux fois la bouche pour happer l'air et retomba. Bailleul saisit son stéthoscope et l'appliqua contre le cœur...

Adam Seal avait cessé de vivre.

L'Anglais l'avait compris. Il s'assit au bord du lit, prit la main de son fils. Le praticien rangea son stéthoscope, tira un bloc de sa trousse, nota l'heure du décès puis se tourna vers le malheureux père.

« Thank you... » murmura ce dernier.

Sans saisir le pourquoi de ce remerciement, le docteur, perplexe, prit la main libre du mort, palpa les doigts, examina les jointures, pinça la peau, reposa les phalanges maigres sur le drap.

« Monsieur Seal... »

L'Anglais ne réagit pas. Il tira de sa poche un paquet de cigarettes, se ravisa.

« Je peux fumer ? »

– Je ne pense pas que cela puisse le gêner ! » dit le docteur, légèrement choqué cependant.

L'Anglais choisit une cigarette avec attention, la coinça entre ses lèvres, oublia de l'allumer...

« Mon père, Adam Seal, a disparu en 1914, l'année de ma naissance. Il avait vingt ans. Il était marin pêcheur. Son bateau, la *Betty Bell*, s'est perdu corps et biens quelque part en mer du Nord. On n'a rien retrouvé... »

Il décolla la cigarette de ses lèvres, la pétrit avec application comme s'il avait eu en tête de la remodeler.

« Moi, à dix-huit ans, je me suis engagé dans la Navy. Après la guerre, j'ai embarqué pour la pêche. En 1956, mon fils est né. Je l'ai appelé Adam en souvenir de son grand-père... »

Il alla prendre sur le buffet un cadre en moleskine dans lequel étaient glissés deux clichés. L'un, bistre, redessiné. L'autre, plus récent, un peu flou, montrant un enfant.

« En plus, ils se ressemblaient... Mon père et mon fils... »

Il reposa le cadre.

« Ma femme, une moins que rien, a filé peu après la naissance... »

Le médecin écoutait avec patience. Il ne connaissait que trop bien ce besoin qu'éprouvent les proches, face au défunt, d'en raconter la vie.

« Quand mon fils a eu l'âge, nous avons navigué ensemble. Un jour, dans un pub d'Écosse, j'ai aperçu, derrière le bar, une cloche de bateau sur laquelle était gravé Betty Bell. Le patron, un ancien marin, l'avait trouvée incrustée dans les glaces d'un fjord de Norvège. Ainsi, par hasard, j'ai su où mon père avait fait naufrage. J'ai emprunté un bateau et, avec mon fils, nous y sommes allés... »

Il se décida à allumer la cigarette.

« Un jour particulièrement beau et chaud, nous cabo-

tions dans le fjord. Un bloc de glace s'est décroché. Tout un pan déséquilibré par le réchauffement. Ah les remous ! Ça a secoué, pour sûr ! J'ai bien cru que le bateau allait se retourner ! La mer calmée, j'ai distingué dans l'eau une forme humaine. J'ai appelé mon fils qui n'a pas répondu. J'ai remonté le corps à bord. C'était lourd, vous n'avez pas idée ! Mais là, incroyable ! À la ressemblance avec mon fils, j'ai tout de suite compris : plus de soixante ans après sa disparition, j'avais retrouvé mon père ! La glace l'avait conservé dans l'état où la mort l'avait surpris. Je l'ai enveloppé dans une couverture. J'ai massé le cœur. Il s'est remis à battre. Oui ! C'était un miracle, une de ces choses qui n'arrivent jamais, qui ne peuvent pas arriver. Mais je ne me posais pas de question. Pourquoi pas un miracle, une fois, une seule, dans ma chienne de vie ? »

John Seal alluma une cigarette, constata que la première était à peine entamée. L'esprit ailleurs, il écrasa les deux.

« Vous avez deviné... J'ai encore appelé mon fils. Comme il ne se manifestait pas, je me suis inquiété. Adam n'était plus à bord. Parbleu ! Il était tombé à l'eau au moment où la falaise s'était décrochée. Eh oui ! Il n'y avait pas eu de miracle, même pour l'honnête John Seal !... Ce n'était pas mon père que je venais de repêcher mais mon fils ! »

L'Anglais se tourna vers le lit, se mordit les lèvres. Une larme gonfla sur sa paupière, sans couler.

« Cette chute prolongée dans l'eau glacée a eu de terribles conséquences. Il n'a plus jamais été normal. Honteux et n'ayant pas envie d'expliquer, je ne suis pas retourné à Liverpool. Un concours de circonstances nous a fait échouer ici. »

Pour la première fois depuis qu'il parlait, l'Anglais leva les yeux sur le docteur.

OPALE

« Voilà... Il a eu encore moins de chance que moi, mon pauvre Adam... Docteur, dites-moi, il est mort des suites de cette noyade, hein ? »

Le docteur hésita.

« Je vous dois la vérité, monsieur Seal. Votre... enfin, la personne qui se trouve là est morte... de vieillesse. »

LAMORLAYE

*Association des Anciens Élèves
du Lycée de Dunkerque*

*

* *

*Soirée dansante
Tarif des consommations*

Une bonne volonté malhabile avait orné des armes de la ville la carte reproduite au stencil.

Une main à la peau rugueuse et couleur de brique – on eût dit un crabe – se posa sur la nappe blanche et rampa jusqu’au carton. C’était la main de Baron, un homme maigre, pas net, insignifiant, qui s’était tôt réfugié dans un emploi subalterne à la mairie de Dunkerque.

Charles Hardy jeta un œil sur sa montre. Minuit moins dix. Au bout de l’immense table faite de planches posées sur des tréteaux, ils n’étaient plus que quatre : Vandame, Scarbek, Baron et lui. Son œil quitta sa montre, traîna dans le réfectoire qu’on avait décoré pour l’occasion. Le résultat restait sinistre.

Vandame arracha le carton de la main de Baron.

« J’offre la dernière. »

Vandame était fort, rude de traits. Il suintait une fortune acquise sans scrupule ni paresse. Déjà, à l’époque, il

Achevé d'imprimer en avril 2009
sur les presses de l'imprimerie Pulsio.

Dépôt légal avril 2009.

ISBN :
978-2-84679-136-6